

HISTOIRE ³ D'ELIZABETH CANNING, ET DE JEAN CALAS.

2. Memoire de DONAT CALAS pour son
Père, sa Mère & son Frère.

3. Déclaration de PIERRE CALAS.

AVEC

Les pièces Originales, concernant la mort des
Srs. CALAS, & le jugement rendu à Tou-
louse.

Par Monsieur de VOLTAIRE.



A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE, Libraire, dans le STRAND,
M. DCC. LXII.



H
D'E

J
beth
pare
habi
reve
vous
par
deuz
lère
de L
L
ma
dam
juste

HISTOIRE D'ELISABETH CANNING, ET DE JEAN CALAS.

D'ELISABETH CANNING.

J'Étais à Londres en 1753, quand l'aventure de la jeune *Elizabeth Canning* fit tant de bruit. *Elizabeth* avait disparu pendant un mois de la maison de ses parens ; elle revint maigre, défaite, & n'ayant que des habits délabrés. Eh mon Dieu ! dans quel état vous revenez ! ou avez vous été ! d'où venez-vous ? que vous est-il arrivé ? Hélas ! ma tante, je passais par Morefields pour retourner à la maison, lorsque deux bandits vigoureux me jettèrent par terre, me volèrent, & m'emmenèrent dans une maison à dix milles de Londres.

La tante & les voisines pleurèrent à ce récit. Ah ! ma chère enfant, n'est-ce pas chez cette infame madame *Web*, que ces brigands vous ont menée ? car c'est juste à dix milles d'ici qu'elle demeure ; *Oui, ma tante,*

chez *madame Web*. Dans cette grande maison à droite ?
Justement, ma tante. Les voisines dépeignirent alors
madame Web ; & la jeune *Canning* convint que cette
 femme était faite précisément comme elles le disaient.
 L'une d'elles apprend à *miss Canning* qu'on joue toute
 la nuit chez cette femme, & que c'est un coupe-gorge
 où tout les jeunes gens vont perdre leur argent. *Ah !*
un vrai coupe-gorge, répondit *Elizabeth Canning*. On
 y fait bien pis, dit une autre voisine ; ces deux bri-
 gands qui sont cousins de *madame Web*, vont sur les
 grands chemins prendre toutes les petites filles qu'ils
 rencontrent, & les font jeuner au pain & à l'eau jus-
 qu'à ce qu'elles soient obligées de s'abandonner aux
 joueurs qui se tiennent dans la maison. Hélas ! ne
 t'a-t-on pas mise au pain & à l'eau, ma chère nièce ?
Oui, ma tante. On lui demande si ces deux brigands
 n'ont point abusé d'elle, & si on ne l'a pas prostituée ?
 elle répond qu'elle s'est défendue, qu'on l'a accablée de
 coups, & que sa vie a été en péril. Alors la tante &
 les voisines recommencèrent à crier & à pleurer.

On mena aussi-tôt la petite *Canning* chez un mon-
 sieur *Adamson*, protecteur de la famille depuis long-
 tems : c'était un homme de bien qui avait un grand
 crédit dans sa paroisse. Il monte à cheval avec un de
 ses amis aussi zélé que lui ; ils vont reconnaître la mai-
 son de *madame Web* ; ils ne doutent pas en la voyant
 que la petite n'y ait été renfermée ; ils jugent même
 en apercevant une petite grange où il y a du foin, que
 c'est dans cette grange qu'on a tenu *Elizabeth* en
 prison. La pitié du bon *Adamson* en augmenta. il fait

convenir *Elizabeth* à son retour, que c'est là qu'elle a été retenue ; il anime tout le quartier ; on fait une souscription pour la jeune demoiselle si cruellement traitée.

A mesure que la jeune *Canning* reprend son embonpoint & sa beauté, tous les esprits s'échauffent pour elle. Monsieur *Adamson* fait présenter au shérif une plainte au nom de l'innocence outragée. Madame *Web* & tous ceux de sa maison qui étaient tranquilles dans leur campagne, sont arrêtés, & mis tous au cachot.

Mr. le shérif pour mieux s'instruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui amicalement une jeune servante de madame *Web*, & l'engage par de douces paroles à dire tout ce qu'elle sait. La servante qui n'avait jamais vû en sa vie miss *Canning*, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénument, qu'elle ne savait rien de ce qu'on lui demandait ; mais quand le shérif lui eut dit qu'il faudroit répondre devant la justice, & qu'elle serait infailliblement pendue si elle n'avouait pas, elle dit tout ce qu'on voulut : enfin, les jurés s'assemblèrent, & neuf personnes furent condamnées à la corde.

Heureusement en Angleterre aucun procès n'est secret, parce que le châtement des crimes est destiné à être une instruction publique aux hommes, & non pas une vengeance particulière. Tous les interrogatoires se font à portes ouvertes, & tous les procès intéressans sont imprimés dans les journaux.

Il y a plus ; on a conservé en Angleterre une ancienne loi de France, qui ne permet pas qu'aucun criminel soit exécuté à mort, sans que le procès ait été présenté au roi, & qu'il en ait signé l'arrêt. Cette loi si sage, si humaine, si nécessaire, a été enfin mise en oubli en France, comme beaucoup d'autres ; mais elle est observée dans presque toute l'Europe, elle l'est aujourd'hui en Russie, elle l'est à la Chine, cette ancienne patrie de la morale, qui a publié des loix divines, avant que l'Europe eût des coutumes.

Le tems de l'exécution des neuf accusés aprochait, lorsque le papier qu'on appelle *des sessions*, tomba entre les mains d'un philosophe nommé monsieur *Ramsay*. Il lut le procès, & le trouva absurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna : il se mit à écrire une feuille, dans laquelle il pose pour principe, que le premier devoir des jurés est d'avoir le sens commun. Il fit voir que madame *Web* & ses deux cousins, & tout le reste de la maison étaient formés d'une autre pâte que les autres hommes, s'ils faisaient jeuner au pain & à l'eau de petites filles, dans le dessein de les profiter ; qu'au contraire, ils devaient les bien nourrir, & les parer pour les rendre agréables ; que des marchands ne salissent ni ne déchirent la marchandise qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais miss *Canning* n'avait été dans cette maison, qu'elle n'avait fait que répéter ce que la bêtise de sa tante lui avait suggéré ; que le bon homme *Adamson* avait par excès de zèle produit cet extravagant procès criminel ; qu'enfin il en

allait couter la vie à neuf citoyens, parce que *miss Canning* était jolie, & qu'elle avait menti.

La servante qui avait avoué amicalement au shérif tout ce qui n'était pas vrai, n'avait pû se dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage par entousiasme ou par crainte, le soutient d'ordinaire, & ment, de peur de passer pour un menteur.

C'est en vain, dit *Mr. Ramsay*, que la loi veut que deux témoins fassent pendre un accusé. Si *Mr. le chancelier* & *Mr. l'archevêque de Cantorbéri* déposaient qu'ils m'ont vû assassiner mon père & ma mère, & les manger tout entiers à mon déjeuner en un demi-quart d'heure, il faudrait mettre à *Bedlam* *Mr. le chancelier* & *Mr. l'archevêque*, plutôt que de me brûler sur leur beau témoignage. Mettez d'un côté une chose absurde & impossible, & de l'autre mille témoins & mille raisonneurs, l'impossibilité doit démentir les témoignages & les raisonnemens.

Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de *Mr. le shérif* & des jurés. Ils furent obligés de revoir le procès : il fut avéré que *miss Canning* était une petite friponne qui était allée accoucher, pendant qu'elle prétendait avoir été en prison chez *madame Web* ; & toute la ville de Londres qui avait pris parti pour elle, fut aussi honteuse qu'elle l'avait été lorsqu'un charlatan proposa de se mettre dans une bouteille de deux pintes, & que deux mille personnes étant venues à ce spectacle, il emporta leur argent, & leur laissa sa bouteille.

Il se peut qu'on se soit trompé sur quelques circonstances de cet événement ; mais les principales sont d'une vérité reconnue de toute l'Angleterre.



HISTOIRE

DES

C A L A S.

Cette aventure ridicule serait devenue bien tragique, s'il ne s'était pas trouvé un philosophe qui lût par hazard les papiers publics. Plût à Dieu que dans un procès non moins absurde & mille fois plus horrible, il y eût eu dans Toulouse un philosophe au milieu de tant de pénitens blancs ! on ne gémirait pas aujourd'hui sur le sang de l'innocence que le préjugé a fait répandre. *

Il y eut pourtant à Toulouse un sage, qui éleva sa voix contre les cris de la populace éfrénée, & contre les préjugés des magistrats prévenus. Ce sage qu'on ne peut trop bénir était Mr. de la Salle conseiller au parlement qui devait être un des juges.

Il s'expliqua d'abord sur l'irrégularité du monitoire ; il condamna hautement la précipitation avec laquelle on avait fait trois services solennels à un homme qu'on devait probablement trainer sur la claye ; il déclara qu'on ne devait pas ensevelir en catholique, & canoniser en martyr, un mort qui selon toutes les apparences

* NB. Voyez la lettre de la veuve Calas & la réponse de Donat Calas son fils. Voyez aussi les mémoires.

n'était défait lui-même, & qui certainement n'était point catholique. On savait que maître *Chalier* avocat au parlement avait déposé que *Marc-Antoine-Calas*, (qu'on supposait devoir faire abjuration le lendemain,) avait au contraire le dessein d'aller à Genève, se proposer pour être reçu pasteur des églises protestantes.

Le sieur *Casseing* avait entre les mains une lettre de ce même *Marc-Antoine*, dans laquelle il traitait de déserteur son frère *Louis* devenu catholique. *Notre déserteur*, disait-il dans cette lettre, *nous tracasse*. Le curé de St. Etienne avait déclaré authentiquement que *Marc-Antoine-Calas* était venu lui demander un certificat de catholicité, & qu'il n'avait pas voulu se charger de la prévarication de donner un certificat de catholicité à un protestant.

Monsieur le conseiller de la *Salle* pesait toutes ces raisons ; il ajoutait surtout, que selon la disposition des ordonnances, & celle du droit romain, suivi dans le Languedoc, il n'y a ni indice ni présomption, fût-elle de droit, qui puisse faire regarder un père comme coupable de la mort de son fils, & balancer la présomption naturelle & sacrée, qui met les pères à l'abri de tout soupçon du meurtre de leurs enfans.

Enfin, ce digne magistrat trouvait que le jeune *La Vaisse* étranger à toute cette horrible aventure, & la servante catholique, ne pouvant être aculés du meurtre prétendu de *Marc-Antoine Calas*, devaient être regardés comme témoins, & que leur témoignage nécessaire ne devait pas être ravi aux aculés.

Fondé sur tant de raisons invincibles, & pénétré d'une juste pitié, Mr. de la Salle en parla avec le zèle que donnent la persuasion de l'esprit, & la bonté du cœur. Un des juges lui dit. *Ah ! monsieur, vous êtes tout Calas. A ! monsieur, vous êtes tout peuple,* répondit Mr. de la Salle.

Il est bien triste que cette noble chaleur qu'il faisait paraître ait servi au malheur de la famille dont son équité prenait la défense ; car s'étant déclaré avec tant de hauteur & en public, il eut la délicatesse de se recuser ; & les *Calas* perdirent un juge éclairé, qui probablement aurait éclairé les autres.

Mr. la *Borde*, au contraire, qui s'était déclaré pour les préjugés populaires, & qui avait marqué un zèle que lui-même croyait outré ; Mr. *La Borde*, qui avait renoncé aussi à juger cette affaire, qui s'était retiré à la campagne près d'Alby, en revint pourtant pour condamner un père de famille à la roué.

Il n'y avait, comme on l'a déjà dit, & comme on le dira toujours, aucune preuve contre cette famille infortunée, on ne s'apuyait que sur des indices. Eh quels indices encor ! la raison humaine en rougit.

Le sieur *David*, capitoul de Toulouse, avait consulté le boureau sur la manière dont *Marc-Antoine-Calas* avait pû être pendu ; & ce fut l'avis du boureau qui prépara l'arrêt, tandis qu'on négligeait les avis de tous les avocats.

Quand on alla aux opinions, le rapporteur ne délibéra que sur *Calas* père, & opina que ce père innocent fût condamné à être d'abord appliqué à la question

„ ordinaire & extraordinaire pour avoir révélation de
 „ ses complices, être ensuite rompu vif, expirer sur la
 „ rouë, après y avoir demeuré deux heures, & être en-
 „ suite brûlé.

Cet avis fut suivi par six juges ; trois autres opinèrent à la question seulement ; deux autres furent d'avis qu'on vérifiât sur les lieux s'il était possible que *Marc-Antoine Calas* eût pu se pendre lui-même ; un seul opina à mettre *Jean Calas* hors de cour.

Enfin, après de très-longes débats, la pluralité se trouva pour la question ordinaire & extraordinaire, & pour la rouë.

Ce malheureux père de famille, qui n'avait jamais eu de querelle avec personne, qui n'avait jamais battu un seul de ses enfans, ce faible vieillard de soixante-huit ans, fut donc condamné au plus horrible des supplices, pour avoir étranglé & pendu de ses débiles mains, en haine de la religion catholique, un fils robuste & vigoureux qui n'avait pas plus d'inclination pour cette religion catholique que le père lui-même.

Interrogé sur ses complices au milieu des horreurs de la question, il répondit ces propres mots ; *Hélas ! ou il n'y a point de crime peut-il y avoir des complices ?*

Conduit de la chambre de la question au lieu du supplice, la même tranquillité d'ame l'y accompagna. Tous ses concitoyens qui le virent passer sur le chariot fatal, en furent attendris : le peuple même qui depuis quelque tems était revenu de son fanatisme, versait sur son malheur des larmes sincères. Le commissaire qui présidait à l'exécution prit de lui le dernier inter-

rogatoire ; il n'eut de lui que les mêmes réponses. Le père *Bourges*, religieux jacobin, & professeur en théologie, qui avec le père *Caldagius*, religieux du même ordre, avait été chargé de l'assister dans ses derniers momens, & surtout de l'engager à ne rien celer de la vérité, le trouva tout disposé à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie pour l'expiation de ses péchés ; mais autant qu'il marquait de résignation aux décrets de la providence, autant il fut ferme à défendre son innocence & celle des autres prévenus.

Un seul cri, fort modéré, lui échapa au premier coup qu'il reçut, les autres ne lui arrachèrent aucune plainte. Placé ensuite sur la rouë pour y attendre le moment qui devait finir son supplice & sa vie, il ne tint que des discours remplis de sentimens de christianisme ; il ne s'emporta point contre ses juges ; sa charité lui fit dire qu'il ne leur imputait pas sa mort, & qu'il fallait qu'ils eussent été trompés par de faux témoins. Enfin, lorsqu'il vit le moment où l'exécuteur se disposait à le délivrer de ses peines, ses dernières paroles au père *Bourges*, furent celles-ci : „ Je meurs innocent ; JESUS-CHRIST qui était l'innocence „ même, a bien voulu mourir par un supplice plus „ cruel encore. Je n'ai point de regret à une vie „ dont la fin va, je l'espère, me conduire à un bonheur éternel. Je plains mon épouse & mon fils ; „ mais ce pauvre étranger à qui je croyais faire „ pitie en le priant à souper, ce fils de Mr. *La* „ *Vaisse*, augmente encor mes regrets.

Il parlait ainsi, lorsque le capitoul, premier auteur de cette catastrophe, qui avait voulu être témoin de

son suplice & de sa mort, quoiqu'il ne fût pas nommé commissaire, s'aprocha de lui, & lui cria, *Malheureux ! voici le bucher qui va reduire ton corps en cendres, dis la vérité.* Le Sr. Calas ne fit pour toute réponse que détourner un peu la tête, & au même instant l'exécuteur fit son office, & lui ôta la vie.

Quoique *Jean Calas* soit mort protestant, le père *Bourges*, & le père *Caldagues* son collègue, ont donné à sa mémoire les plus grands éloges ; C'est ainsi, ont-ils dit à quiconque a voulu les entendre, c'est ainsi que moururent autrefois nos martyrs ; & même sur un bruit qui courut que le Sr. Calas s'était démenti, & avait avoué son prétendu crime, le père *Bourges* crut devoir aller lui-même rendre compte aux juges des derniers sentimens de *Jean Calas*, & les assurer qu'il avait toujours protesté de son innocence & de celle des autres acusés.

Après cette étrange exécution, on commença par juger *Pierre Calas* le fils ; il était regardé comme le plus coupable de ceux qui restaient en vie ; voici sur quel fondement.

Un jeune homme du peuple, nommé *Cazeres*, avait été appelé de Montpellier pour déposer dans la continuation d'information ; il avait déposé qu'étant en qualité de garçon chez un tailleur nommé *Bou*, qui occupait une boutique dépendante de la maison du Sr. Calas, le Sr. *Pierre Calas* étant entré un jour dans cette boutique, la dlle *Bou* entendant sonner la bénédiction, ordonna à ses garçons de l'aller recevoir ; sur quoi *Pierre Calas* lui dit ; „ Vous ne pensez qu'à vos „ bénédictions, on peut se sauver dans les deux reli-

„ gions, deux de mes frères pensent comme moi, si
 „ je savais qu'ils voulussent changer, je serais en état
 „ de les poignarder, & si j'avais été à la place de
 „ mon père quand *Louis Calas* mon autre frère se fit
 „ catholique, je ne l'aurais pas épargné. „

Pourquoi affecta-t-on de faire venir ce témoin de Montpellier, pour déposer un fait que ce témoin prétendait s'être passé devant la demoiselle *Bou*, & deux de ses garçons qui étaient tous à Toulouse? pourquoi ne voulut-on pas faire ouïr la demoiselle *Bou* & ces deux garçons, surtout après qu'il eut été avancé dans les mémoires des *Calas* que la demoiselle *Bou* & ces deux garçons soutenaient fortement que tout ce que *Cazeres* avait osé dire n'était qu'un mensonge dicté par ses ennemis, & par la haine des partis? Quoi! le nommé *Cazeres* a entendu publiquement ce qu'on disait à ses maîtres, & ses maîtres & ses compagnons ne l'ont pas entendu! & les juges l'écoutent, & ils n'écoutent pas ces compagnons & ces maîtres!

Ne voit-on pas que la déposition de ce misérable était une contradiction dans les termes? *On peut se sauver dans les deux religions*; c'est-à-dire, Dieu a pitié de l'ignorance & de la faiblesse humaine, & moi je n'aurai pas pitié de mon frère! Dieu accepte les vœux sincères de quiconque s'adresse à lui, & moi je tuerai quiconque s'adressera à Dieu d'une manière qui ne me plaira pas! Peut-on supposer un discours rempli d'une démençe si atroce?

Un autre témoin, mais bien moins important, qui déposa que *Pierre Calas* parlait mal de la religion ro-

maine, commença par dire : „ J'ai une aversion invincible pour tous les protestans. Voilà certes un témoignage bien recevable.

C'était là tout ce qu'on avait pû rassembler contre *Pierre Calas* : le rapporteur crut y trouver une preuve assez forte pour fonder une condamnation aux galères perpétuelles ; il fut seul de son avis. Plusieurs opinèrent à mettre *Pierre* hors de cour, d'autres à le condamner au bannissement perpétuel ; le rapporteur se réduisit à cet avis qui prévalut.

On vint ensuite à la veuve *Calas*, à cette mère vertueuse. Il n'y avait contr'elle aucune sorte de preuve, ni de présomption, ni d'indice ; le rapporteur opina néanmoins contr'elles au bannissement ; tous les autres juges furent d'avis de la mettre hors de cour & de procès.

Ce fut après cela le tour du jeune *La Vaisse*. Les soupçons contre lui étaient absurdes. Comment ce jeune homme de dix-neuf ans étant à Bourdeaux, aurait-il été élu à Toulouse boureau des protestans ? la mère lui aurait-elle dit, Vous venez à propos, nous avons un fils aîné à exécuter, vous êtes son ami, vous soupèrerez avec lui pour le pendre : un de nos amis devait être du souper, il nous aurait aidés, mais nous nous passerons bien de lui.

Cet excès de démence ne pouvoit se soutenir plus longtems ; cependant le rapporteur fut d'avis de condamner *La Vaisse* au bannissement ; tous les autres juges, à l'exception du sieur *Darbou*, s'élevèrent contre cet avis.

Enfin, quand il fut question de la servante des *Calas*, le rapporteur opina à son élargissement en faveur de son ancienne catholicité ; & cet avis passa tout d'une voix.

Serait-il possible qu'il y eût à présent dans Toulouse des juges qui ne pleurassent pas l'innocence d'une famille ainsi traitée ? Ils pleurent sans doute, & ils rougissent ; & une preuve qu'ils se repentent de cet arrêt cruel, c'est qu'ils ont pendant quatre mois refusé la communication du procès, & même de l'arrêt, à quiconque l'a demandé.

Chacun d'eux se dit aujourd'hui dans le fond de son cœur ; „ Je vois avec horreur tous ces préjugés,
 „ toutes ces suppositions qui font frémir la nature & le
 „ sens commun. Je vois que par un arrêt j'ai fait
 „ expirer sur la roue un vieillard qui ne pouvait être
 „ coupable, & que par un autre arrêt, j'ai mis hors
 „ de cour tous ceux qui auraient été nécessairement
 „ criminels comme lui, si le crime eût été possible.
 „ Je sens qu'il est évident qu'un de ces arrêts dément
 „ l'autre ; j'avoue que si j'ai fait mourir le père sur la
 „ rouë, j'ai eu tort de me borner à bannir le fils, &
 „ j'avoue qu'en effet j'ai à me reprocher le bannisse-
 „ ment du fils, & la mort effroyable du père, & les
 „ fers dont j'ai chargé une mère respectable, & le
 „ jeune *La Vaisse*, pendant six mois.

„ Si nous n'avons pas voulu montrer la procédure
 „ à ceux qui nous l'ont demandée, c'est qu'elle était
 „ effacée par nos larmes ; ajoutons à ces larmes la
 „ réparation qui est due à une honnête famille, que
 „ nous avons précipitée dans la désolation & dans l'in-

„ digence ; je ne dirai pas dans l'opprobre, car l'oppro-
 „ bre n'est pas le partage des innocents ; rendons à la
 „ mère le bien que ce procès abominable lui a ravi.
 „ J'ajouterais, demandons lui pardon mais qui de
 „ nous oserait soutenir sa présence ?

„ Recevons du moins des remontrances publiques,
 „ fruit lamentable d'une publique injustice ; nous en
 „ faisons au roi quand il demande à son peuple des
 „ secours absolument indispensables, pour défendre ce
 „ même peuple du fer de ses ennemis ; ne soyons
 „ point étonnés que la terre entière nous en fasse,
 „ quand nous avons fait mourir le plus innocent des
 „ hommes ; ne voyons-nous pas que ces remontrances
 „ sont écrites de son sang ?

Il est à croire que les juges ont fait plusieurs fois en
 secret ces réflexions ; qu'il serait beau de s'y livrer ! &
 qu'ils sont à plaindre si une fausse honte les a étouffées
 dans leur cœur !

*Cet écrit est d'un témoin oculaire qui n'a aucune cor-
 respondance avec les Calas, mais qui est ennemi du fanatisme & ami de l'équité.*

*On présente requête au roy, il importe que les juges ini-
 ques soient jugés.*

M É M O I R E

D E

DONAT CALAS

P O U R

SON PÈRE, SA MÈRE ET SON FRÈRE.

JE commence par avouer que toute notre famille est née dans le sein d'une religion qui n'est pas la dominante. On fait assez combien il en coûte à la probité de changer. Mon père & ma mère ont persévéré dans la religion de leurs pères; on nous a trompés peut-être mes parens & moi, quand on nous a dit que cette religion est celle que professaient autrefois la France, la Germanie & l'Angleterre, lorsque le concile de Francfort assemblé par *Charlemagne* condamnit le culte des images, lorsque *Ratram* sous *Charles le chauve* écrivait en cent endroits de son livre, en faisant parler JESUS-CHRIST même, *Ne croyez pas que ce soit corporellement que vous mangiez ma chair & buviez mon sang* : lorsqu'on chantait dans la plupart des églises cette homélie conservée dans plusieurs bibliothèques : *Nous recevons le corps & le sang de JESUS-CHRIST, non corporellement, mais spirituellement.*

B

Quand

Quand on se fut fait m'a t'on dit des notions plus relevées de ce mystère, quand on crut devoir changer l'économie de l'église, plusieurs évêques ne changèrent point; surtout *Claude*, évêque de Turin, retint les dogmes & le culte que le concile de Francfort avoit adoptés & qu'il crut être ceux de l'église primitive; il y eut toujours un troupeau attaché à ce culte. Le grand nombre prévalut & prodigua à nos pères les noms de *Manichéens*, de *Bulgares*, de *Patarins*, de *Lollards*, de *Vaudois*, d'*Albigéois*, d'*Huguenots*, de *Calvinistes*.

Telles sont les idées acquises par l'examen que ma jeunesse a pû me permettre : je ne les raporte pas pour étaler une vaine érudition, mais pour tâcher d'adoucir dans l'esprit de nos frères catholiques la haine qui peut les armer contre leurs frères : mes notions peuvent être erronées, mais ma bonne foi n'est point criminelle.

Nous avons fait de grandes fautes comme tous les autres hommes : nous avons imité les fureurs des *Guises*; mais nous avons combattu pour *Henri IV.* si cher à *Louis XV.* Les horreurs des Cévènes commises par des payfans insensés & que la licence des dragons avoit fait naître, ont été mises en oubli, comme les horreurs de la fronde. Nous sommes les enfans de *Louis XV.* ainsi que ses autres sujets; nous le vénérons, nous chérissions en lui notre père commun, nous obéissons à toutes ses loix, nous payons avec allégresse des impôts nécessaires pour le soutien de sa juste guerre, nous respectons le clergé de France

qui fait gloire d'être soumis comme nous à son autorité royale & paternelle ; nous révérons les parlemens, nous les regardons comme les défenseurs du trône & de l'état contre les entreprises ultramontaines. C'est dans ces sentimens que j'ai été élevé, & c'est ainsi que pense parmi nous quiconque sait lire & écrire. Si nous avons quelques graces à demander, nous les espérons en silence de la bonté du meilleur des rois.

Il n'appartient pas à un jeune homme, à un infortuné, de décider laquelle des deux religions est la plus agréable à l'Etre suprême ; tout ce que je fais, c'est que le fonds de la religion est entièrement semblable pour tous les cœurs bien nés ; que tous aiment également Dieu, leur patrie & leur roi.

L'horrible aventure dont je vais rendre compte, pourra émouvoir la justice de ce roi bienfaisant & de son conseil, la charité du clergé qui nous plaint en nous croyant dans l'erreur, & la compassion généreuse du parlement même, qui nous a plongés dans la plus affreuse calamité où une famille honnête puisse être réduite.

Nous sommes actuellement cinq enfans orphelins, car notre père a péri par le plus grand des suplices, & notre mère poursuit loin de nous, sans secours & sans apui, la justice dûe à la mémoire de mon père. Notre cause est celle de toutes les familles ; c'est celle de la nature ; elle intéresse l'état & la religion, & les nations voisines.

Mon père *Jean Calas* était un négociant établi à
B j i

Toulouse depuis quarante ans. Ma mère est anglaise, mais elle est par son ayeule de la maison de la *Garde-Montesquieu*, & tient à la principale noblesse du Languedoc. Tous deux ont élevé leurs enfans avec tendresse, jamais aucun de nous n'a essuyé d'eux ni coups, ni mauvaise humeur : il n'a peut-être jamais été de meilleurs parens.

S'il falait ajouter à mon témoignage des témoignages étrangers, j'en produirais plusieurs. *a)*

Tous ceux qui ont vécu avec nous, savent que mon père ne nous a jamais gênés sur le choix d'une religion : il s'en est toujours rapporté à Dieu & à notre conscience. Il était si éloigné de ce zèle amer qui indispose les esprits, qu'il a toujours eu dans sa maison une servante catholique.

Cette servante très-pieuse contribua à la conversion d'un de mes frères nommé *Louis* : elle resta auprès de nous après cette action : on ne lui fit aucuns reproches : il n'y a point de plus forte preuve de la bonté du cœur de mes parens.

Mon père déclara en présence de son fils *Louis*, devant Mr. *de la Motte* conseiller au parlement, que

a) J'atteste devant Dieu, que j'ai demeuré pendant quatre ans à Toulouse chez le Sr. & Dame *Calas*, que je n'ai jamais vu une famille plus unie, ni un père plus tendre, & que dans l'espace de quatre années il ne s'est pas mis une fois en colère ; que si j'ai quelques sentimens d'honneur, de droiture & de modération, je les dois à l'éducation que j'ai reçue chez lui.

Genève 5me. Juillet 1762.

Signé J. Calvet Caissier des postes de Suisse,
d'Allemagne & d'Italie.

pourvu que la conversion de son fils fût sincère il ne pouvait la désapprouver, parce que de gêner les consciences, ne sert qu'à faire des hypocrites. Ce furent ses propres paroles, que mon frère *Louis* a consignées dans une déclaration publique au tems de notre catastrophe.

Mon père lui fit une pension de quatre cent livres, & jamais aucun de nous ne lui a fait le moindre reproche de son changement. Tel était l'esprit de douceur & d'union que mon père & ma mère avaient établi dans notre famille. Dieu la bénissait; nous jouissions d'un bien honnête, nous avions des amis; & pendant quarante ans notre famille n'eut dans Toulouse ni procès ni querelle avec personne. Peut-être quelques marchands jaloux de la prospérité d'une maison de commerce qui était d'une autre religion qu'eux, excitaient la populace contre nous; mais nôtre modération constante semblait devoir adoucir leur haine.

Voici comment nous sommes tombés de cet état heureux dans le plus épouvantable désastre. Notre frère aîné *Marc-Antoine Calas*, la source de tous nos malheurs, était d'une humeur sombre & mélancolique; il avait quelques talens; mais n'ayant pû réussir ni à se faire recevoir licencié en droit, parce qu'il eût falu faire des actes de catholique, ou acheter des certificats; ne pouvans être négociant, parce qu'il n'y était pas propre; se voyant repoussé dans tous les chemins de la fortune, il se livrait à une douleur profonde. Je le voyais souvent lire des morceaux de divers auteurs sur le suicide, tantôt de *Plutarque*, ou de *Sénèque*, tantôt de *Montagne*: il savait par cœur

la traduction en vers du fameux monologue de *Hamlet*, si célèbre en Angleterre , & des passages d'une tragédie française intitulée *Sidney*. Je ne croyais pas qu'il dût mettre un jour en pratique des leçons si funestes.

Enfin un jour, le 13 Octobre 1761, (je n'y étais pas, mais on peut bien croire que je ne suis que trop instruit) ; ce jour, dis-je, un fils de Mr. *La Vaisse* fameux avocat de Toulouse, arrivé de Bourdeaux, veut aller voir son père qui était à la campagne ; il cherche partout des chevaux, il n'en trouve point ; le hazard fait que mon père & mon frère *Marc-Antoine* son ami le rencontrent & le prient à souper ; on se met à table à sept heures, selon l'usage simple de nos familles réglées & occupées, qui finissent leur journée de bonne heure pour se lever avant le soleil. Le père, la mère, les enfans, leur ami font un repas frugal au premier étage. La cuisine était auprès de la salle à manger ; la même servante catholique apportait les plats, entendait & voyait tout. Je ne peux que répéter ici que ce qu'a dit ma malheureuse & respectable mère : Mon frère *Marc-Antoine* se lève de table un peu avant les autres ; il passe dans la cuisine, la servante lui dit, Approchez vous du feu. *Ah*, répondit-il, *je brûle*. Après avoir proféré ces paroles qui n'en disent que trop, il descend en bas vers le magasin, d'un air sombre, & profondément pensif. Ma famille, avec le jeune *La Vaisse*, continue une conversation paisible jusqu'à neuf heures trois quarts, sans se quitter un moment. Mr. *La Vaisse* se retire ;

ma mère dit à son second fils *Pierre* de prendre un flambeau, & de l'éclairer ; ils descendent : mais quel spectacle s'offre à eux ! ils voyent la porte du magasin ouverte, les deux battans rapprochés, un bâton fait pour ferrer & assujettir les ballots passé au haut des deux battans, une corde à nœuds coulans, & mon malheureux frère suspendu en chemise, les cheveux arrangés, son habit plié sur le comptoir.

A cet objet ils pouffent des cris : Ah, mon dieu ! Ah, mon dieu ! Ils remontent l'escalier ; ils appellent le père ; la mère suit toute tremblante ; ils l'arrêtent, ils la conjurent de rester ; ils volent chez les chirurgiens, chez les magistrats. La mère effrayée descend avec la servante ; les pleurs & les cris redoublent : que faire ? laissera-t-on le corps de son fils sans secours ? le père embrasse son fils mort ; la corde cède au premier effort, parce qu'un des bouts du bâton glissait aisément sur les battans, & que le corps soulevé par le père n'assujettissait plus ce billot. La mère veut faire avaler à son fils des liqueurs spiritueuses ; la servante multiplie en vain ses secours ; mon frère était mort. Au cris & aux sanglots de mes parens, la populace environnait déjà la maison ; j'ignore quel fanatique imagina le premier que mon frère étoit un martyr, que sa famille l'avait étranglé pour prévenir son abjuration. Un autre ajoute que cette adjuration devait se faire le lendemain. Un troisième dit que la religion protestante ordonne aux pères & mères d'égorger ou d'étrangler leurs enfans quand ils veulent se faire catholiques. Un quatrième dit que rien n'est plus vrai, que les protestans ont dans leur

dernière assemblée nommé un boureau de la secte, que le jeune *La Vaisse* âgé de dix-neufs à vingt ans est le boureau; que ce jeune homme, la candeur & la douceur même, est venu de Bourdeaux à Toulouse exprès pour pendre son ami. Voilà bien le peuple ! voilà un tableau trop fidèle de ses excès.

Ces rumeurs volaient de bouche en bouche ; ceux qui avaient entendu les cris de mon frère *Pierre*, & du Sr. *La Vaisse*, & les gémissemens de mon père & ma mère, à neuf heures trois quarts, ne manquaient pas d'affirmer qu'ils avaient entendu les cris de mon frère étranglé, & qui était mort deux heures auparavant.

Pour comble de malheur, le capitoul, prévenu par ces clameurs, arrive sur le lieu avec ses assesseurs, & fait transporter le cadavre à l'hôtel-de-ville. Le procès verbal se fait à cet hôtel, au lieu d'être dressé dans l'endroit même où l'on a trouvé le mort, comme on m'a dit que la loi l'ordonne *b*). Quelques témoins ont dit que ce procès verbal fait à l'hôtel-de-ville était datté de la maison du mort ; ce serait une grande preuve de l'animosité qui a perdu ma famille. Mais qu'importe que le juge en premier ressort ait commis cette faute ? nous ne prétendons accuser personne ; ce n'est pas cette irrégularité seule qui nous a été fatale.

Ces premiers juges ne balançaient pas entre un suicide qui est rare en ce pays, & un parricide qui est encore mille fois plus rare ; ils croyaient le parricide ; ils le supposaient sur le changement prétendu de religion que le

*) Ordonnance de 1670. article 1. titre 4.

mort devait faire ; & on va visiter ses papiers, ses livres, pour voir s'il n'y avait pas quelque preuve de ce changement on n'en trouve aucune.

Enfin, un chirurgien nommé *La Marque*, est nommé pour ouvrir l'estomac de mon frère, & pour faire rapport s'il y a trouvé des restes d'alimens. Son rapport dit, que les alimens avaient été pris quatre heures avant sa mort. Il se trompait évidemment de deux. Il est clair qu'il voulait se faire valoir en prononçant quel tems il faut pour la digestion, que la diversité des tempéraments rend plus ou moins lente. Cette petite erreur d'un chirurgien devait-elle préparer le supplice de mon père ? La vie des hommes dépend donc d'un mauvais raisonnement !

Il n'y avait point de preuve contre mes parens, & il ne pouvait y en avoir aucune : on eut incontinent recours à un monitoire. Je n'examine pas si ce monitoire était dans les règles ; on y supposait le crime, & on demandait la révélation des preuves. On supposait *La Vaisse* mandé de Bourdeaux pour être bourreau, & on supposait l'assemblée tenue pour élire ce bourreau, le jour même de l'arrivée de *La Vaisse* 13 octobre. On imaginait que quand on étrangle quelqu'un pour cause de religion, on le fait mettre à genoux ; & on demandait si l'on n'avait pas vû le malheureux *Marc-Antoine Calas* à genoux devant son père qui l'étranglait pendant la nuit, dans un endroit où il n'y avait point de lumière.

On était sur que mon frère était mort catholique, & l'on demandait des preuves de sa catholicité, quoiqu'il soit prouvé que mon frère n'avait point changé de reli-

gion & n'en voulait point changer. On était surtout persuadé que la maxime de tous les protestants est d'étrangler leurs fils des qu'ils ont le moindre soupçon que leur fils veut être catholique ; & ce fanatisme fut porté au point, que toute l'église de Genève se crut obligée d'envoyer une attestation de son horreur pour des idées si abominables & si insensées, & de l'étonnement où elle était qu'un tel soupçon eût jamais pû entrer dans la tête des juges.

Avant que ce monitoire parût, il s'éleva une voix du peuple, qui dit que mon frère *Marc-Antoine* devait entrer le lendemain dans la confrérie des pénitents blancs : aussitôt les capitouls ordonnèrent qu'on enterrât mon frère pompeusement au milieu de l'église de St. Etienne. Quarantes prêtres & tous les pénitents blancs assistèrent au convoi.

Quatre jours après les pénitents blancs lui firent un service solennel dans leur chapelle ; l'Eglise était tendue de blanc ; on avait élevé au milieu un catafalque, au haut duquel on voyant un squelette humain qu'un chirurgien avait prêté : ce squelette tenait dans une main un papier, où on lisoit ces mots, *Adjuration de l'hérésie*, & de l'autre une palme, l'emblème son martyre. c)

Le lendemain les cordeliers lui firent un pareil service. On peut juger si un tel éclat acheva d'enflammer tous les esprits ; les pénitents blancs & les cordeliers dictaient sans le savoir la mort de mon père.

c) Il y a dans Toulouse quatre confréries de pénitents, blancs, bleus, gris, noirs, ils portent une longue capote, avec un masque de la même couleur, percé de deux trous pour les yeux,

Le parlement saisit bientôt cette affaire. Il cassa d'abord la procédure des capitouls, qui étant vicieuse dans toutes ses formes ne pouvoit pas subsister; mais le préjugé subsista avec violence. Tous les zélés voulaient déposer; l'un avoit vû dans l'obscurité à travers le trou de la serrure de la porte, des hommes qui couraient; l'autre avoit entendu du fond d'une maison éloignée à l'autre bout de la rue, la voix de *Calas* qui se plaignait d'avoir été étranglé.

Un peintre nommé *Matei* dit que sa femme lui avait dit qu'un nommé *Mandrille* lui avait dit qu'un inconnu lui avoit dit avoir entendu les cris de *Marc-Antoine Calas*, à une autre extrémité de la ville.

Mais pour tous les accusés, mon père, ma mère, mon frère *Pierre*, le jeune *La Vaisse* & la servante, ils furent unanimement d'accord sur tous les points essentiels; tous au fers, tous séparément interrogés, ils soutinrent la vérité, sans jamais varier ni au recolement, ni à la confrontation.

Leur trouble mortel put à la vérité faire chanceler leur mémoire sur quelques petites circonstances, qu'il n'avaient aperçues qu'avec des yeux égarés & offusqués par les larmes, mais aucun d'eux n'hésita un moment sur tout ce qui pouvoit constater leur innocence. Les cris de la multitude, l'ignorante déposition du chirurgien *La Marque*; des témoins auriculaires, qui ayant une fois débité des accusations absurdes, ne voulaient pas s'en dédire, l'emportèrent sur la vérité la plus évidente.

Les juges avaient d'un côté ces accusations frivoles sous leurs yeux; de l'autre l'impossibilité démontrée que

mon père âgé de soixante & huit ans, eût pû seul pendre un jeune homme de vingt-huit ans beaucoup plus robuste que lui, comme on l'a déjà dit ailleurs; ils convenaient bien que ce crime était difficile à commettre, mais ils prétendaient qu'il était encor plus difficile que mon frère *Marc-Antoine Calas* eût terminé lui-même sa vie.

Vainement *La Vaisse* & la servante prouvaient l'innocence de mon père, de ma mère & de mon frère *Pierre*; *La Vaisse* & la servante étaient eux même accusés, le secours de ces témoins nécessaires nous fut ravi contre l'esprit de tous les loix.

Il était clair, & tout le monde en convient, que si *Marc-Antoine Calas* avait été assassiné, il l'avait été par toute la famille, & par *La Vaisse* & la servante; qu'ils étaient ou tous innocens, ou tous coupable, puis qu'il était prouvé qu'ils ne s'étaient pas quittés un moment, ni pendant le souper, ni après souper.

J'ignore par quelle fatalité les juges crurent mon père criminel, & comment la forme l'a emporté sur le fond. On m'a assuré plusieurs d'entr'eux soutinrent longtems l'innocence de mon père, mais qu'ils cédèrent enfin à la pluralité. Cette pluralité croyait toute ma famille & le jeune *La Vaisse* également coupables. Il est certain qu'ils condamnèrent mon malheureux père au supplice de la rouë, dans l'idée où ils étaient qu'il ne résisterait pas aux tourmens, & qu'il avouerait les prétendus compagnons de son crime dans l'horreur du supplice.

Je l'ai déjà dit, & je ne peux trop le répéter, ils furent surpris de le voir mourir en prenant à témoin de sa innocence le Dieu devant lequel il allait comparaître. Si la voix publique ne m'a pas trompé, les deux dominicains nommés *Bourges & Caldaguès*, qu'on lui donna pour l'assister dans ces momens cruels, ont rendu témoignage de sa résignation ; ils le virent pardonner à ses juges & les plaindre ; ils souhaitèrent enfin de mourir un jour avec des sentimens de pitié aussi touchans,

Les juges furent obligés bientôt après d'élargir ma mère, le jeune *La Vaiffe* & la servante ; ils bannirent mon frère *Pierre* ; & j'ai toujours dit avec le public, pourquoi le bannir, s'il est innocent ? & pourquoi se borner au bannissement s'il est coupable ?

J'ai toujours demandé, pourquoi ayant été conduit hors de la ville par une porte, on le laissa, ou on le fit rentrer sur le champ par un autre ? pourquoi il fut enfermé trois mois dans un couvent de dominicains ? voulait-on le convertir au lieu de le bannir ? mettait-on son rapel au prix de son changement ? punissait-on, faisait-on grace arbitrairement, & le supplice affieux de son père était-il un moyen de persuasion ?

Ma mère, après cette horrible catastrophe, a eu le courage d'abandonner sa dot & son bien ; elle est allée à Paris sans autre secours que sa vertu, implorer la justice du roi : elle ose espérer que le conseil de sa majesté se fera représenter la procédure faite à Toulouse. Qui sait même si les juges touchés de la conduite généreuse de ma mère, n'en verront pas plus évidemment

l'innocence déjà entrevue de celui qu'ils ont condamné ? n'apercevront-ils pas qu'une femme sans apui n'oserait assurément demander la révision du procès si son mari était criminel ? aurait-elle fait deux cent lieues pour aller chercher la mort qu'elle mériterait ? cela n'est pas plus dans la nature humaine que le crime dont mon père a été accusé. Car je le dis encor avec horreur, si mon père a été coupable de ce parricide, ma mère & mon frère *Pierre Calas* le sont aussi : *La Vaisse* & la servante ont eu sans doute part au crime. Ma mère aurait-elle entrepris ce voyage pour les exposer tous au suplice, & s'y exposer elle-même ?

Je déclare que je pense comme elle, que je me sou mets à la mort comme elle, si mon père a commis contre Dieu, la nature, l'état & la religion, le crime qu'on lui a imputé.

Je me joins donc à cette vertueuse mère par cet acte, légal ou non, mais public & signé de moi. Les avocats qui prendront sa défense pourront mettre au jour les nullités de la procédure : c'est à eux qu'il appartient de montrer que *La Vaisse* & la servante, quoiqu'accusés, étaient des témoins nécessaires, qui déposaient invinciblement en faveur de mon père. Ils exposeront la nécessité où les juges ont été réduits, de supposer qu'un vieillard de soixante & huit ans, que j'ai vû incommodé des jambes, avait seul pendu son propre fils, le plus robuste des hommes, & l'impossibilité absolue d'une telle exécution.

Ils mettront dans la balance d'un côté cette impossibilité physique, & de l'autre des rumeurs populaires. Ils pèseront les probabilités ; ils discuteront les témoignages auriculaires.

Que ne diront-ils pas sur tous les soins que nous avons pris depuis trois mois pour nous faire communiquer la procédure, & sur les refus qu'on nous en a faits ? le public & le conseil ne seront-ils pas saisis d'indignation & de pitié, quand ils apprendront qu'un procureur nous a demandé deux cent louis d'or, à nous, à une famille devenue indigente, pour nous faire avoir cette procédure d'une manière illégale ?

Je ne demande point pardon aux juges d'élever ma voix contre leur arrêt, ils le pardonnent sans doute à la piété filiale ; ils me mépriseraient trop si j'avais une autre conduite, & peut-être quelques-uns d'eux mouilleront mon mémoire de leurs larmes.

Cette aventure épouvantable, intéresse toutes les religions & toutes les nations ; il importe à l'état de savoir de quel côté est le fanatisme le plus dangereux. Je frémis en y pensant, & plus d'un lecteur sensible frémira comme moi-même.

Seul, dans un désert, dénué de conseil, d'appui, de consolation, je dis à Monseigneur le chancelier & à tout le conseil d'état. Cette requête que je mets à vos pieds est extrajudiciaire ; mais rendez la judiciaire par votre autorité & par votre justice. N'ayez point pitié de ma famille ; mais faites paraître la vérité.

Que le parlement de Toulouse ait le courage de publier les procédures, l'Europe les demande, & s'il ne les produit pas, il voit ce que l'Europe décide.

à Ghatelaine, 22. Juillet 1762.

Signé DONAT CALAS.



DECLARATION

D E

PIERRE CALAS.

EN arrivant chez mon frère *Donat Calas* pour pleurer avec lui, j'ai trouvé entre ses mains ce mémoire qu'il venait d'achever pour la justification de nôtre malheureuse famille. Je me joins à ma mère & à lui ; je suis prêt d'attester la vérité de tout ce qu'il vient d'écrire ; je ratifie tout ce qu'a dit ma mère, & devenu plus courageux par son exemple je demande avec elle à mourir si mon père a été criminel.

Je dépose, & je promets de déposer juridiquement ce qui suit.

Le jeune *Gaubert La Vaisse*, âgé de dix-neuf à vingt ans, jeune homme des mœurs les plus douces, élevé dans la vertu par son père célèbre avocat, était l'ami de *Marc-Antoine* mon frère, & ce frère était un homme de lettres qui avait étudié aussi pour être avocat. *La Vaisse* soupa avec nous le 13 octobre 1761, comme on l'a dit. Je m'étais un peu endormi après le souper, au tems que le Sr. *La Vaisse* voulut prendre congé. Ma mère me réveilla & me dit d'éclairer nôtre ami avec un flambeau,

C

On peut juger de mon horrible surprise quand je vis mon frère suspendu en chemise, aux deux battans de la porte de la boutique qui donne dans le magasin. Je pouffai des cris affreux ; j'appellai mon père, il descend éperdû, il prend à brasle-corps son malheureux fils en faisant glisser le bâton & la corde qui le soutenaient, il ôte la corde du cou en élargissant le nœud ; il tremblait, il pleurait, il s'écriait dans cette opération funeste. Va, me dit-il, au nom de Dieu chez le chirurgien *Camoire* nôtre voisin, peut-être mon pauvre fils n'est pas tout-à-fait mort.

Je vole chez le chirurgien, je ne trouve que le Sr. *Gorse* son garçon, & je l'amène avec moi. Mon père était entre ma mère, & un de nos voisins nommé *Delpêche*, fils d'un négociant catholique qui pleurait avec eux. Ma mère tâchait en vain de faire avaler à mon frère des eaux spiritueuses, & lui frotait les tempes. Le chirurgien *Gorse* lui tâte le poulx & le cœur, il le trouve mort & déjà froid ; il lui ôte son tour de cou qui était de taffetas noir, il voit l'impression d'une corde, & prononce qu'il est étranglé.

Sa chemise n'était pas seulement froissée, ses cheveux arrangés comme à l'ordinaire, & je vis son habit proprement plié sur le comptoir. Je fors pour aller partout demander conseil. Mon père, dans l'excès de sa douleur, me dit, Ne va pas répandre le bruit que ton frère s'est défait lui-même, sauve au moins l'honneur de ta misérable famille. Je cours tous hors de moi chez le Sr. *Casring*, ami de la maison, négociant qui demeurait à la bourse ; je l'amène au logis, il

nous conseille d'avertir au plus vite la justice ; je vole chez le Sr. *Clausade* homme de loi ; de là *La Vaisse* court chez le greffier des capitouls, chez l'assesseur maître *Monier*. Je retourne en hâte me rendre auprès de mon père, tandis que *La Vaisse* & *Clausade* faisaient relever l'assesseur qui était déjà couché, & qu'ils vont avertir le capitoul lui-même.

Le capitoul était déjà parti sur la rumeur publique pour se rendre chez nous. Il entre avec quarante soldats, j'étais en bas pour le recevoir, il ordonne qu'on me garde.

Dans ce moment même l'assesseur arrivait avec les Srs. *Clausade* & *La Vaisse*. Les gardes ne voulurent point laisser entrer *La Vaisse* & le repoussèrent : ce ne fut qu'en faisant beaucoup de bruit, en insistant, & en disant qu'il avait soupé avec la famille, qu'il obtint du capitoul qu'on le laissât entrer.

Quiconque aura la moindre connaissance du cœur humain verra bien par toutes ces démarches quelle était nôtre innocence ; comment pouvait on la soupçonner ? a-t-on quelque exemple dans les annales du monde & des crimes, d'un pareil parricide, commis sans aucun dessein, sans aucun intérêt, sans aucune cause ?

Le capitoul avait mandé le sieur *La Tour* médecin, & les sieurs *La Marque* & *Perronet* chirurgiens ; ils visitèrent le cadavre en ma présence, cherchèrent des meurtrissures sur le corps, & n'en trouvèrent point. Ils ne visitèrent point la corde : ils firent un rapport secret, seulement de bouche au capitoul, après quoi on nous mena tous à l'hôtel-de-ville, c'est-à-dire, mon

père, ma mère, le sieur *La Vaiffe*, le sieur *Cafeing* nôtre ami, la servante & moi : on prit le cadavre & les habits, qui furent portés aussi à l'hôtel-de-ville.

Je voulus laisser un flambeau allumé dans le passage au bas de la maison, pour retrouver de la lumière à nôtre retour. Telle était ma sécurité, & celle de mon père, que nous pensions être menés seulement à Photel de-ville pour rendre témoignage à la vérité, & que nous nous flattions de revenir coucher chez nous mais le capitoul souriant de ma simplicité, fit éteindre le flambeau, en disant que nous ne reviendrions pas si tôt. Mon père & moi nous fumes mis dans un cachot noir, ma mère dans un cachot éclairé, ainsi que *La Vaiffe*, *Cafeing* & la servante. Le procès verbal du capitoul, & celui de médecins & chirurgiens furent faits le lendemain à l'hôtel.

Cafeing qui n'avait point soupé avec nous fut bientôt élargi, nous fumes tous les autres condamnés à la question, & mis aux fers le 18. novembre. Nous en appellâmes au parlement, qui cassa la sentence du capitoul irrégulière en plusieurs points, & qui continua les procédures.

On m'interrogea plus de cinquante fois : on me demanda si mon frère *Marc-Antoine* devait se faire catholique ; je répondis que j'étais sûr du contraire, mais qu'étant homme de lettres, & amateur de la musique, il allait quelquefois entendre les prédicateurs qu'il croyait éloquents, & la musique quand elle était bonne. Et que m'eût importé, bon Dieu ! que mon frère *Marc-Antoine* eût été catholique ou réformé ? en ai-

je moins vécu en intelligence avec mon frère *Louis* parce qu'il allait à la messe ? n'ai-je pas diné avec lui ? n'ai-je pas toujours fréquenté les catholiques dans Toulouse ? aucun s'est-il jamais plaint de mon père & de moi ? n'ai-je pas appris dans le célèbre mandement de M. l'évêque de Soissons qu'il faut traiter les Turcs mêmes comme nos frères ? pourquoi aurai-je traité mon frère comme une bête féroce ? quelle démente !

Je fus confronté souvent avec mon père, qui en me voyant éclatait en sanglots, & fondait en larmes. L'excès de ses malheurs dérangeait quelquefois sa mémoire. Aide moi, me disait-il, & je le remettais sur la voye concernant des points tout-à-fait indifférens ; par exemple, il lui échapa de dire que nous sortimes de table tous ensemble : Eh, mon père, m'écriai-je, oubliez-vous que mon frère fortit quelque tems avant nous ? Tu as raison, me dit-il, pardonne, je suis troublé.

Je fus confronté avec plus de cinquante témoins. Les cœurs se souleveront de pitié quand ils verront quels étaient ces témoins & ces témoignages. C'était un nommé *Popis* garçon passementier, qui entendant d'une maison voisine les cris que je pouffais à la vue de mon frère mort, s'était imaginé entendre les cris de mon frère même ; c'était une bonne servante, qui lorsque je m'écriais, *Ab, mon Dieu !* crut que je criais *au voleur* ; c'étaient des ouï dire d'après des ouï dire extravagans. Il ne s'agissait guères que de méprises pareilles.

La demoiselle *Peyronet* déposa qu'elle m'avait vu dans la rue le 13. Octobre à dix heures du soir, *courant avec un mouchoir, essuyant mes larmes, & disant que mon frère était mort d'un coup d'épée.* Non je ne le dis pas ; & si je l'avais dit, j'aurais bien fait de sauver l'honneur de mon cher frère. Les juges auraient-ils fait plus d'attention à la partie fautive de cette déposition, qu'à la partie pleine de vérité qui parlait de mon trouble & de mes pleurs ? & ces pleurs ? ne s'expliquaient-ils pas d'une manière invincible contre toutes les accusations frivoles sous lesquelles l'innocence la plus pure a succombé. Il se peut qu'un jour mon père mécontent de mon frère aîné qui perdait son tems & son argent au billard, lui ait dit, Si tu ne changes je te punirai, ou je te chasserai, ou tu te perdras, tu périras ; mais fallait-il qu'un témoin, fanatique impétueux, donnât une interprétation dénaturée à ces paroles paternelles, & qu'il substituât méchamment aux mots, *si tu ne changes de conduite*, ces mots cruels, *si tu changes de religion ?* fallait-il que les juges entre un témoin unique, & un père accusé, décidassent en faveur de la calomnie contre la nature ?

Il n'y eût contre nous aucun témoin valable, & on s'en apercevra bien à la lecture du procès verbal, si on peut parvenir à tirer ce procès du greffier, qui a eu défense d'en donner communication.

Tout le reste est exactement conforme à ce que ma mère & mon frère *Donat Calas* ont écrit. Jamais innocence ne fut plus avérée. Des deux jacobins qui assistèrent au supplice de mon père, l'un qui était venu

de Castres dit publiquement, *Il est mort un juste.* Sur quoi donc, me dira-t-on, votre père a-t-il été condamné? Je vais le dire, & on va être étonné.

Le capitoul, l'affesseur *Me. Monier*, le procureur du roi, l'avocat du roi étoient venus quelques jours après nôtre détention avec un expert dans la maison où mon frère *Marc-Antoine* était mort; quel était cet expert? pourra-t-on le croire? c'était le boudreau! On lui demanda si un homme pouvait se pendre aux deux battans de la porte du magasin où j'avais trouvé mon frère? ce misérable qui ne connaissait que ses opérations, répondit que la chose n'était pas praticable. C'était donc une affaire de physique. Hélas! l'homme le moins instruit aurait vu que la chose n'était que trop aisée, & *La Vaisse* qu'on peut interroger avec moi, en avait vu de ses yeux la preuve bien évidente.

Le chirurgien *La Marque* appelé pour visiter le cadavre, pouvait être indisposé contre moi, parce qu'un jour dans un de ses rapports juridiques, ayant pris l'œil droit pour l'œil gauche, j'avais relevé sa méprise. Ainsi mon père fut sacrifié à l'ignorance autant qu'aux préjugés; il s'en falut bien que les juges fussent unanimes; mais la pluralité l'emporta.

Après cette horrible exécution, les juges me firent comparaître; l'un d'eux me dit ces mots: *Nous avons condamné votre père, si vous n'avouez pas, prenez garde à vous.* Grand Dieu! que pouvais-je avouer, sinon que des hommes trompés avaient répandu le sang innocent?

Quelques jours après le père *Bourges* l'un des deux jacobins qu'on avait donnés à mon père, pour être les témoins de son suplice & de ses sentiments, vint me trouver dans mon cachot, & me menaça du même genre de mort, si je n'abjurais pas. Peut-être qu'autrefois dans les persécutions exagérées dont on nous parle, un proconsul romain revêtu d'un pouvoir arbitraire se serait expliqué ainsi. J'avoue que j'eus la faiblesse de céder à la crainte d'un suplice épouvantable,

Enfin, on vint m'annoncer mon arrêt de bannissement; il était resté quatre jours sur le bureau sans être signé. Que d'irrégularités! que d'incertitudes! La main des juges devait trembler de signer quelque arrêt que ce fût, après avoir signé la mort de mon père. Le greffier de la géole me lut seulement deux lignes du mien.

Quant à l'arrêt qui livra mon vertueux père au plus affreux suplice, je ne le vis jamais; il ne fut jamais connu; c'est un mystère impénétrable. Ces jugemens sont faits pour le public; ils étaient autrefois envoyés au roi, & n'étaient point exécutés sans son approbation; c'est ainsi qu'on en use encor dans une grande partie de l'Europe. Mais pour le jugement qui a condamné mon père, on a pris, si j'ose m'exprimer ainsi, autant de soin de le dérober à la connaissance des hommes, que les criminels en prennent ordinairement de cacher leurs crimes.

Mon jugement me surprit, comme il a surpris tout le monde; car si mon malheureux frère avait pu être assassiné, il ne pouvait l'avoir été que par moi, & par

La Vaisse, & non par un vieillard faible. C'est à moi que le plus horrible supplice aurait été dû. On voit assez qu'il n'y avait pas de milieu entre le parricide & l'innocence.

Je fus conduit incontinent à une porte de la ville ; un abbé m'y accompagna, & me fit rentrer le moment d'après au couvent des jacobins : le père *Bourges* m'attendait à la porte ; il me dit qu'on ne ferait aucune attention à mon bannissement, si je professais la foi catholique romaine ; il me fit demeurer quatre mois dans ce monastère, où je fus gardé à vue.

Je suis échappé enfin de cette prison, prêt à me remettre dans celle que le roi jugera à propos d'ordonner, & disposé à verser mon sang pour l'honneur de mon père & de ma mère.

Le préjugé aveugle nous a perdus ; la raison éclairée nous plaint aujourd'hui ; le public, juge de l'honneur & de la honte, réhabilite la mémoire de mon père ; le conseil confirmera l'arrêt du public, s'il daigne seulement voir les pièces. Ce n'est point ici un de ces procès qu'on laisse dans la poudre d'un greffe, parce qu'il est inutile de les publier ; je sens qu'il importe au genre humain qu'on soit instruit jusques dans les derniers détails, de tout ce qu'a pu produire le fanatisme, cette peste exécrable du genre humain.

pris de Genève.

à Chatelaine, 23. Juillet 1762.

Signé PIERRE CALAS.

PIECES ORIGINALES

CONCERNANT

LA MORT DES SRS CALAS, ET LE JUGEMENT RENDU A TOULOUSE.

*Extrait d'une Lettre de la Dame veuve CALAS, du
15 Juin 1762.*

NON, Monsieur, il n'y a rien que je ne fasse pour prouver notre innocence, préférant de mourir justifiée à vivre & à être crue coupable. On continue d'opprimer l'innocence, & d'exercer sur nous & notre déplorable famille une cruelle persécution. On vient encore de me faire enlever, comme vous le sçavez, mes chères filles, seuls restes de ma consolation, pour les conduire dans deux différens Couvens de Toulouse ; on les mene dans le lieu qui a servi de théâtre à tous nos affreux malheurs ; on les a même séparées. Mais si le Roi daigne ordonner qu'on ait soin d'elles, je n'ai qu'à le bénir. Voici exactement le détail de notre malheureuse affaire, tout comme elle s'est passée au vrai.

Le 13 Octobre 1761, jour infortuné pour nous, Mr. Gobert la Vaissé, arrivé de Bourdeaux, (où il avait resté

quelque tems,) pour voir ses parens, qui étaient pour lors à leur campagne, & cherchant un cheval de louage pour les y aller joindre, sur les quatre à cinq heures du soir, vient à la maison ; & mon mari lui dit que puisqu'il ne partait pas s'il voulait souper avec nous, il nous ferait plaisir ; à quoi le jeune homme consentit ; & il monta me voir dans ma chambre, d'où, contre mon ordinaire, je n'étais pas sortie. Le premier compliment fait, il me dit : Je soupe avec vous, votre mari m'en a prié. Je lui en témoignai ma satisfaction, & le quittai quelques momens pour aller donner des ordres à ma Servante. En conséquence je fus aussi trouver mon fils aîné (*Marc-Antoine*), que je trouvai assis tout seul dans la boutique, & fort rêveur, pour le prier d'aller acheter du fromage de Roquefort ; il était ordinairement le pourvoyeur pour cela, parce qu'il s'y connaissait mieux que les autres. Je lui dis donc : Tiens, va acheter du fromage de Roquefort, voilà de l'argent pour cela, & tu rendras le reste à ton père ; & je retourne dans ma chambre joindre le jeune homme (*La Vaisse*) que j'y avais laissé. Mais peu d'instans après, il me quitta, disant qu'il voulait retourner chez les Fenassiers (1), voir s'il y avait quelque cheval d'arrivé, voulant absolument partir le lendemain pour la campagne de son père, & il sortit.

Lorsque mon fils aîné eut fait l'emplette du fromage, l'heure du souper arrivée (2), tout le monde

(1) Ce sont les Loueurs de chevaux.

(2) Sur les sept heures.

se rendit pour se mettre à table, & nous nous y plaçâmes. Durant le souper qui ne fut pas fort long, on s'entretint de choses indifférentes, & entre autres des antiquités de l'Hôtel de Ville ; & mon cadet (*Pierre*) voulut en citer quelques-unes, & son frère le reprit, parce qu'il ne les racontait pas bien, ni juste.

Lorsque nous fûmes au dessert, ce malheureux enfant, je veux dire mon fils aîné (*Marc-Antoine*), se leva de table, comme c'était sa coutume, & passa à la cuisine. La Servante (1) lui dit : Avez-vous froid, Monsieur l'aîné ? chauffez-vous. Il lui répondit : Bien au contraire, je brûle ; & sortit. Nous restâmes encore quelques momens à table, après quoi nous passâmes dans cette chambre que vous connaissez, & où vous avez couché, Mr. *La Vaisse*, mon mari, mon fils & moi ; les deux premiers se mirent sur le sofa, mon cadet sur un fauteuil, & moi sur une chaise, & là nous fîmes la conversation tous ensemble. Mon fils cadet s'endormit, & environ sur les neuf heures trois quarts à dix heures, Mr. *La Vaisse* prit congé de nous, & nous réveillâmes mon cadet pour aller accompagner ledit *La Vaisse*, lui remettant le flambeau à la main pour lui faire lumière, & ils descendirent ensemble.

Mais lorsqu'ils furent en bas, l'instant d'après, nous entendîmes de grands cris d'allarme, sans distinguer ce que l'on disait, auxquels mon mari accourut, & moi je demeurai tremblante sur la galerie, n'osant descendre, & ne sçachant ce que ce pouvait être.

(1) La cuisine est auprès de la salle à manger, au premier étage,

Cependant, ne voyant personne venir, je me déterminai de descendre, ce que je fis ; mais je trouvai au bas de l'escalier Mr. *La Vaisse*, à qui je demandai avec précipitation, qu'est-ce qu'il y avait ? Il me répondit qu'il me suppliait de remonter, que je le saurais ; & il me fit tant d'instance que je remontai avec lui dans ma chambre. Sans doute que c'était pour m'épargner la douleur de voir mon fils dans cet état, & il redescendit. Mais l'incertitude où j'étais, était un état trop violent pour pouvoir y rester long-tems ; J'appelle donc ma Servante, & lui dis : *Jeanette*, allez voir ce qu'il y a là-bas, je ne sais pas ce que c'est, je suis toute tremblante ; & je lui mis la chandelle à la main, & elle descendit : mais ne la voyant point remonter pour me rendre compte, je descendis moi-même. Mais, grand Dieu ! quelle fut ma douleur & ma surprise, lorsque je vis ce cher fils étendu à terre ! Cependant je ne le crus pas mort, & je courus chercher de l'eau de la *Reine-d'Hongrie*, croyant qu'il se trouvait mal ; & comme l'espérance est ce qui nous quitte le dernier, je lui donnai tous les secours qu'il m'était possible pour le rappeler à la vie, ne pouvant me persuader qu'il fût mort. Nous nous en flattions tous, puisque l'on avait été chercher le Chirurgien, & qu'il était auprès de moi, sans que je l'eusse vû ni aperçu, que lorsqu'il me dit qu'il était inutile de lui faire rien de plus, qu'il était mort. Je lui soutins alors que cela ne se pouvait pas, & je le pria de redoubler ses attentions, & de l'examiner plus exactement, ce qu'il fit inutilement ; cela n'était que trop

vrai. Et pendant tout ce tems là mon mari était appuyé sur un comptoir à se désespérer ; de sorte que mon cœur était déchiré entre le déplorable spectacle de mon fils mort, & la crainte de perdre ce cher mari, de la douleur à laquelle il se livrait tout entier sans entendre aucune consolation ; & ce fut dans cet état que la Justice nous trouva, lorsqu'elle nous arrêta dans notre chambre, où on nous avait fait remonter.

Voilà l'affaire tout comme elle s'est passée mot à mot ; & je prie Dieu, qui connaît notre innocence, de me punir éternellement, si j'ai augmenté ni diminué d'un *iota*, & si je n'ai dit la pure vérité en toutes ces circonstances ; je suis prête à sceller de mon sang cette vérité, &c.



LETTRE DE DONAT CALAS, Fils,

A LA VEUVE DAME CALAS, sa Mere.

De Châtelaine, 22 Juin 1762.

MA chère infortunés & respectable mère. J'ai vu votre Lettre du 15 Juin entre les mains d'un ami qui pleurait en la lisant ; je l'ai mouillée de mes larmes. Je suis tombé à genoux, j'ai prié Dieu de m'exterminer, si aucun de ma famille était coupable de l'abominable parricide imputé à mon père, à mon frère, & dans lequel vous, la meilleure & la plus vertueuse des mères, avez été impliquée vous-même.

Obligé d'aller en Suisse depuis quelques mois pour mon petit commerce, c'est-là que j'appris le désastre inconcevable de ma famille entière. Je scus d'abord que vous ma mère, mon père, mon frère *Pierre Calas*, Mr. *La Vaisse*, jeune homme connu pour sa probité & pour la douceur de ses mœurs, vous étiez tous aux fers à Toulouse ; que mon frère aîné, *Marc-Antoine Calas*, était mort d'une mort affreuse, & que la haine qui naît si souvent de la diversité des religions, vous accusait tous de ce meurtre. Je tombai malade dans l'excès de ma douleur, & j'aurais voulu être mort.

On m'apprit bientôt qu'une partie de la populace de Toulouse avait crié à notre porte, en voyant mon

frère expiré : „ C'est son père, c'est sa famille Protés-
 „ tante qui l'a assassiné, il voulait se faire Catholi-
 „ que (1) ; il devait abjurer le lendemain ; son père
 „ l'a étranglé de ses mains, croyant faire une œuvre
 „ agréable à Dieu ; il a été assisté dans ce sacrifice
 „ par son fils *Pierre*, par sa femme, par le jeune *La*
 „ *Vaisse*.“

On ajoutait que *La Vaisse* âgé de vingt-ans, arrivé de Bourdeaux le jour même, avait été choisi dans une assemblée de Protestants, pour être le bourreau de la Secte, & pour étrangler quiconque changerait de Religion. On criait dans Toulouse que c'était la Jurisprudence ordinaire des Réformés.

L'extravagance absurde de ces calomnies me rassurait ; plus elles manifestaient de démence, plus j'espérai de la sagesse de vos Juges.

Je tremblai, il est vrai, quand toutes les nouvelles m'apprirent qu'on avait commencé par faire ensevelir mon frère *Marc-Antoine* dans une Eglise Catholique, sur cette seule supposition imaginaire, qu'il devait changer de Religion. On nous apprit que la Confraternité des Pénitents blancs lui avait fait un service solennel comme à un Martyr, qu'on lui avait dressé un mausolée, & qu'on avait placé sur ce mausolée sa figure, tenant dans les mains une palme.

(1) On a dit qu'on l'avait vu dans une Eglise. Est-ce une preuve qu'il devait abjurer ? Ne voit-on pas tous les jours des Catholiques venir entendre des Prédicateurs célèbres en Suisse, dans Amsterdam, à Genève, &c. Enfin, il est prouvé que *Marc-Antoine Calas*, n'avait pris aucune mesures pour changer de Religion ; ainsi nul motif de la colère prétendues de ses parens.

Je ne pressentis que trop les effets de cette précipitation, & de ce fatal enthousiasme. Je connus que puisqu'on regardait mon frère *Marc-Antoine* comme un Martyr, on ne voyait dans mon père, dans vous, dans mon frère *Pierre*, dans le jeune *La Vaisse* que des bourreaux. Je restai dans une horreur stupide un mois entier. J'avais beau me dire à moi-même : Je connais mon malheureux frère, je sçais qu'il n'avait point le dessein d'abjurer, je sçais que s'il avait voulu changer de Religion, mon père & ma mère n'auroient jamais gêné sa conscience ; ils ont trouvé bon que mon autre frère *Louis* se fît Catholique ; ils lui font une pension ; rien n'est plus commun dans les familles de ces Provinces, que de voir des frères de Religion différente ; l'amitié fraternelle n'en est point refroidie ; la tolérance heureuse, cette sainte & divine maxime dont nous faisons profession, ne nous laisse condamner personne ; nous ne sçavons point prévenir les jugemens de Dieu : nous suivons les mouvemens de notre conscience, sans inquiéter celle des autres.

Il est incompréhensible, disais-je, que mon père & ma mère, qui n'ont jamais maltraité aucun de leurs enfans, en qui je n'ai jamais vû ni colère, ni humeur, qui jamais en leur vie n'ont commis la plus légère violence, ayent passé tout d'un coup d'une douceur habituelle de trente années, à la fureur inouïe d'étrangler de leurs mains leur fils aîné, dans la crainte chimérique qu'il ne quittât une Religion qu'il ne voulait point quitter.

Voilà, ma mère, les idées qui me rassuraient, mais à chaque poste, c'étaient de nouvelles allarmes. Je voulais venir me jeter à vos pieds, & baiser vos chaînes. Vos amis, mes protecteurs, me retinrent par des considérations aussi puissantes que ma douleur.

Ayant passé près de deux mois dans cette incertitude effrayante, sans pouvoir ni recevoir de vos Lettres, ni vous faire parvenir les miennes, je vis enfin les Mémoires produits pour la justification de l'innocence. Je vis dans deux de ces Factums précisément la même chose que vous dites aujourd'hui dans votre Lettre du 15 Juin, que mon malheureux frère *Marc-Antoine* avait soupé avec vous avant sa mort, & qu'aucun de ceux qui assistèrent à ce dernier repas de mon frère ne se sépara de la compagnie qu'au moment fatal où l'on s'aperçut de sa fin tragique. (1)

Pardonnez-moi, si je vous rappelle toutes ces images horribles; il le faut bien. Nos malheurs nouveaux

(1) Il est de la plus grande vraisemblance que *Marc-Antoine Calas* se défit lui-même; il était mécontent de sa situation: il était sombre, atrabilaire, & lisait souvent des ouvrages sur le suicide. *La Vaisse*, avant le souper, l'avait trouvé dans une profonde rêverie. Sa mère s'en était aussi aperçue. Ces mots *je brûle* répondus à la Servante, qui lui proposait d'approcher du feu, sont d'un grands poids. Il descend seul en bas après souper. Il exécute sa résolution funeste. Son frère au bout de deux heures en reconduisant *La Vaisse*, est témoin de ce spectacle. Tous deux s'écrient; le père vient, on dépend le cadavre, voilà la première cause du jugement porté contre cet infortuné père. Il ne veut pas d'abord dire aux voisins, aux Chirurgiens: Mon fils s'est pendu, il faut qu'on le traîne sur la claye, & qu'on deshonne ma famille. Il n'avoue la vérité que lorsqu'on ne peut plus la céler. C'est sa pitié paternelle qui l'a perdu: on a cru qu'il était coupable de la mort de son fils, parce qu'il n'avait pas voulu d'abord accuser son fils.

vous retracent continuellement les anciens, & vous ne me pardonneriez pas de ne point r'ouvrir vos blessures. Vous ne sçauriez croire, ma mère, quel effet favorable fit sur tout le monde cette preuve que mon père & vous, & mon frère *Pierre*, & le sieur *La Vaisse*, vous ne vous étiez pas quittés un moment, dans le tems qui s'écoula entre ce triste souper & votre emprisonnement.

Voici comme on a raisonné dans tous les endroits de l'Europe où notre calamité est parvenue; j'en suis bien informé, & il faut que vous le sçachiez. On disait :

Si *Marc-Antoine Calas* a été étranglé par quelqu'un de sa famille, il l'a été certainement par sa famille entière, & par *La Vaisse*, & par la Servante même; car il est prouvé que cette famille, & *La Vaisse*, & la Servante (1) furent toujours tous ensemble; les Juges en conviennent, rien n'est plus avéré. Ou tous les prisonniers sont coupables, ou aucun d'eux ne l'est, il n'y a pas de milieu. Or il n'est pas dans la nature qu'une famille, jusques-là irréprochable, un père tendre, la meilleure des mères, un frère qui aimait son frère, un ami qui arrivait dans la Ville, & qui par hazard avait soupé avec eux, ayent pû prendre tous à la fois, & en un moment, sans aucune raison, sans le moindre motif, la résolution inouïe de commettre un

(1) Cette Servante est Catholique & pieuse; elle était dans la maison depuis trente ans; elle avait beaucoup servi à la conversion d'un des enfans du Sr. *Calas*. Son témoignage est du plus grand poids. Comment n'a-t-il pas prévalu sur les présomptions les plus trompeuses?

parricide. Un tel complot dans de telles circonstances est impossible ; (1) l'exécution en est plus impossible encore. Il est donc infiniment probable que les Juges répareront l'affront fait à l'innocence.

Ces discours me soutenaient un peu dans mon accablement.

Toutes ces idées de consolation ont été bien vaines. La nouvelle arriva, au mois de Mars, du supplice de mon père. Une Lettre qu'on voulait me cacher, & que j'arrachai, m'apprit ce que je n'ai pas la force d'exprimer, & ce qu'il vous a fallu si souvent entendre.

Soutenez-moi, ma mère, dans ce moment où je vous écris en tremblant, & donnez moi votre courage ; il est égal à votre horrible situation. Vos enfans dispersés, votre fils aîné mort à vos yeux, votre mari, mon père, expirant du plus cruel des supplices, votre dot perdue, l'indigence & l'opprobre succédant à la considération & à la fortune. Voilà donc votre état ! Mais Dieu vous reste, il ne vous a pas abandonnée : l'honneur de mon père vous est cher, vous bravez les horreurs de la pauvreté, de la maladie, de la honte même, pour venir de deux cens lieues implorer aux pieds du trône la justice du Roi : si vous parvenez à vous faire entendre, vous l'obtiendrez sans doute.

(1) Dans quel tems le père aurait-il pû pendre son fils ? Ce n'est pas pendant le souper, ce n'est pas après le souper, puisque le père & la famille étaient en haut, quand le fils était descendu. Comment le père, assisté de main forte, aurait-il pû pendre son fils aux deux battans d'une porte au rez de chaussée, sans un violent combat, sans un tumulte horrible ? Enfin pourquoi ce père aurait-il pendu son fils pour le dépendre ? Quelle absurdité dans ces accusations !

Que pourrait-on opposer aux cris & aux larmes d'une mère & d'une veuve, & aux démonstrations de la raison ? Il est prouvé que mon père ne vous a pas quittée, qu'il a été constamment avec vous, & avec tous les accusés, dans l'appartement d'en-haut, tandis que mon malheureux frère était mort au bas de la maison. Cela suffit. On a condamné mon père au dernier & au plus affreux des supplices ; mon frère est banni par un second jugement ; & malgré son bannissement, on le met dans un Couvent de Jacobins de la même Ville. Vous êtes hors de Cour, *La Vaisse* hors de Cour. Personne n'a conçu ces Jugements extraordinaires & contradictoires. Pourquoi mon frère n'est-il que banni, s'il est coupable du meurtre de son frère ? Pourquoi, s'il est banni du Languedoc, est-il enfermé dans un Couvent de Toulouse. On n'y comprend rien. Chacun cherche la raison de ces Arrêts & de cette conduite, & personne ne la trouve.

Tout ce que je sçais, c'est que les Juges, sur des indices trompeurs, voulaient condamner tous les accusés au supplice, & qu'ils se contenterent de faire périr mon pere, dans l'idée où ils étaient que cet infortuné avouerait en expirant le crime de toute la famille. Ils furent étonnés, m'a-t-on dit quand mon père, au milieu des tourmens, prit Dieu à témoin de son innocence & de la vôtre, & mourut en priant ce Dieu de miséricorde de faire grace à ces Juges de rigueur, que la calomnie avoit trompés.

Ce fut alors qu'ils prononcèrent l'Arrêt qui vous a rendu la liberté, mais qui ne vous a rendu ni vos biens

dissipés, ni votre honneur indignement flétri, si pourtant l'honneur dépend de l'injustice des hommes.

Ce ne sont pas les Juges que j'accuse, ils n'ont pas voulu, sans doute, assassiner juridiquement l'innocence; j'impute tout aux calomnies, aux indices faux, mal exposés. (1), aux rapports de l'ignorance, aux méprises extravagantes de quelques déposans, aux cris d'une multitude insensée, & à ce zèle furieux qui veut que ceux qui ne pensent pas comme nous, soient capables des plus grands crimes.

Il vous sera aisé, sans doute, de dissiper les illusions (2) qui ont surpris des Juges, d'ailleurs intègres & éclairés; car enfin, puisque mon père a été le seul condamné, il faut que mon père ait commis seul le parricide. Mais comment se peut-il faire qu'un vieillard de soixante & huit ans, que j'ai vu pendant deux ans attaqué d'un rhumatisme sur les jambes, ait seul

(1) Quand le père & la mère en larmes étaient vers les dix heures du soir auprès de leur fils *Marc-Antoine* déjà mort & froid, ils s'écriaient, ils poussaient des cris pitoyables, ils éclataient en sanglots, & ce sont ces sanglots, ces cris paternels, qu'on a imaginé être les cris mêmes de *Marc-Antoine Calas*, mort deux heures auparavant: & c'est sur cette méprise qu'on a cru qu'un père & une mère qui pleuraient leur fils mort, assassinaient ce fils; & c'est sur cela qu'on a jugé.

(2) Un témoin a prétendu, qu'on avait entendu *Calas* père menacer son fils quelques semaines auparavant. Quel rapport des menaces paternelles peuvent-elles avoir avec un parricide? *Marc-Antoine Calas* passait sa vie à la paume, au billard, dans les salles d'arme; le père le menaçait, s'il ne changeait pas. Cette juste correction de l'amour paternel, & peut-être quelque vivacité, prouveront-elles le crime le plus atroce & le plus dénaturé?

pêdu un jeune homme de vingt-huit ans, dont la force prodigieuse & l'adresse singulière étaient connues ?

Si le mot de *ridicule* pouvait trouver place au milieu de tant d'horreurs, le ridicule excessif de cette supposition suffirait seule, sans autre examen, pour nous obtenir la réparation qui nous est due. Quels misérables indices, quels discours vagues, quels rapports populaires pourront tenir contre l'impossibilité physique démontrée ?

Voilà où je m'en tiens. Il est impossible que mon père, que même deux personnes aient pû étrangler mon frère. Il est impossible encore une fois que mon père seul soit coupable, quand tous les accusés ne l'ont pas quitté d'un moment. Il faut donc absolument, ou que les Juges aient condamné un innocent, ou qu'ils aient prévarié en ne purgeant pas la terre de quatre monstres coupables du plus horrible crime.

Plus je vous aime & vous respecte, ma mère, moins j'épargne les termes. L'excès de l'horreur dont on vous a chargée, ne sert qu'à mettre au jour l'excès de votre malheur & de votre vertu. Vous demandez à présent ou la mort ou la justification de mon père ; je me joins à vous, & je demande la mort avec vous, si mon père est coupable.

Obtenez seulement que les Juges produisent le procès criminel, c'est tout ce que je veux, c'est ce que tout le monde désire, & ce qu'on ne peut refuser. Toutes les Nations, toutes les Religions y sont intéressées. La Justice est peinte un bandeau sur les yeux ; mais doit-elle être muette ? Pourquoi, lorsque l'E-

rope demande compte d'un Arrêt si étrange, ne s'en presse-t-on pas à le donner ?

C'est pour le Public que la punition des scélérats est décernée. Les accusations sur lesquelles on les punit doivent donc être publiques. On ne peut retenir plus long-tems dans l'obscurité ce qui doit paraître au grand jour. Quand on veut donner quelque idée des Tyrans de l'Antiquité, on dit qu'ils décidaient arbitrairement de la vie des hommes. Les Juges de Toulouse ne sont point des Tyrans, ils sont les Ministres des Loix ; ils jugent au nom d'un Roi juste ; s'ils ont été trompés, c'est qu'ils sont hommes : ils peuvent le reconnaître, & devenir eux-mêmes vos Avocats auprès du Trône.

Adressez-vous donc à Mr. le Chancelier (1), à Messieurs les Ministres avec confiance. Vous êtes ti-

(1) Mr. le Chancelier se souviendra sans doute de ces paroles de M. *Daguesseau*, son prédécesseur, dans sa seizième mercuriale. „ Qui croirait
 „ qu'une première impression pût décider quelquefois de la vie & de la
 „ mort ? Un amas fatal de circonstances qu'on dirait que la fortune a
 „ assemblées exprès pour faire périr un malheureux, une foule de té-
 „ moins muets, & par-là plus redoutables, déposent contre l'innocence ; le Juge se prévient, l'indignation s'allume, & son zèle même
 „ le séduit ; moins Juge qu'Accusateur, il ne voit que ce qui sert à con-
 „ damner, & il sacrifie aux raisonnemens de l'homme celui qu'il aurait
 „ sauvé, s'il n'avait admis que les preuves de la Loi. Un événement
 „ imprévu fait quelquefois éclater dans la suite l'innocence accablée
 „ sous le poids des conjectures, & dément les indices trompeurs dont
 „ la fausse lumière avait ébloui l'esprit du Magistrat. La vérité sort du
 „ nuage de la vraisemblance : mais elle en sort trop tard ; le sang de l'in-
 „ nocent demande vengeance contre la prévention de son Juge, & le
 „ Magistrat est réduit à pleurer toute sa vie un malheur que son re-
 „ pentir ne peut réparer. “

mide, vous craignez de parler ; mais votre cause parlera. Ne croyez point qu'à la Cour on soit aussi insensible, aussi dur aussi injuste, que l'écrivent d'impudens raisonneurs, à qui les hommes de tous les états sont également inconnus. Le Roi veut la justice ; c'est la base de son gouvernement ; son Conseil n'a certainement nul intérêt que cette justice ne soit pas rendue. Croyez-moi, il y a dans les cœurs de la compassion & de l'équité : les passions turbulentes & les préjugés étouffent souvent en nous ces sentiments ; & le Conseil du Roi n'a certainement ni passion dans cette affaire, ni préjugé qui puisse éteindre ses lumières.

Qu'arrivera-t-il enfin ? Le procès criminel sera-t-il mis sous les yeux du Public ? Alors on verra si le rapport contradictoire. (1) d'un Chirurgien & quelques méprises frivoles doivent l'emporter sur les démonstra-

(1) De très-mauvais Physiciens ont prétendu qu'il n'était pas possible que *Marc-Antoine* se fût pendu. Rien n'est pourtant si possible : ce qui ne l'est pas, c'est qu'un vieillard ait pendu au bas de la maison un jeune homme robuste, tandis que ce vieillard était en haut.

NB. Le père en arrivant sur le lieu où son fils était suspendu, avait voulu couper la corde, elle avait cédé d'elle-même ; il crut l'avoir coupée. Il se trompa sur ce fait inutile devant les Juges qui le crurent coupable.

On dit encore que ce père accablé & hors de lui-même, avait dit dans son interrogatoire, *tous les conviés passeront au sortir de table dans la même chambre.* *Pierre* lui repliqua : Eh ! mon père, oubliez-vous que mon frère *Marc-Antoine* sortit avant nous, & descendit en bas ? Oui, vous avez raison, répondit le père. *Vous vous coupez, vous êtes coupable,* dirent les Juges. Si cette anecdote est vraie, de quoi dépend la vie des hommes ?

tions les plus évidentes que l'innocence ait jamais produites. Alors on plaindra les Juges de n'avoir point vû par leurs yeux dans une affaire si importante, & de s'en être rapportés à l'ignorance ; alors les Juges eux-mêmes joindront leurs voix aux nôtres (1). Refuseront-ils de tirer la vérité de leur Greffe ? Cette vérité s'élèvera alors avec plus de force.

Persistez donc, ma mère, dans votre entreprise. Laissons-là notre fortune : nous sommes cinq enfans sans pain ; mais nous avons tous de l'honneur, &

(1) Qu'on oppose indices à indices, dépositions à dépositions, conjectures à conjectures : & les Avocats qui ont défendu la cause des Accusés, sont prêts de faire voir l'innocence de celui qui a été sacrifié. S'il ne s'agit que de conviction, on s'en rapporte à l'Europe entière. S'il s'agit d'un examen juridique, on s'en rapporte à tous les Magistrats, à ceux de Toulouse même, qui avec le tems se feront un honneur & un devoir de réparer, s'il est possible, un malheur dont plusieurs d'entr'eux sont effrayés aujourd'hui. Qu'ils descendent dans eux-mêmes, qu'ils voyent par quel raisonnement ils se sont dirigés. Ne sont-ils pas dit, *Marc-Antoine Calas* n'a pû se pendre lui-même, donc d'autres l'ont pendu : il a soupé avec sa famille & avec *La Vaissé*, donc il a été étranglé par sa famille & par *La Vaissé* ? On l'a vû une ou deux fois, dit-on, dans une Eglise, donc sa famille Protestante l'a étranglé par principe de Religion. Voilà les présomptions qui les excusent.

Mais à présent, les Juges le disent sans doute, *Marc-Antoine Calas* a pû renoncer à la vie ; il est physiquement impossible que son père seul l'ait étranglé, donc son père seul ne devait pas périr : il nous est prouvé que la mère & son fils *Pierre*, & *La Vaissé*, & la Servante, qui seuls pouvaient être coupables avec le père, sont tous innocens, puisque nous les avons tous élargis ; donc il nous est prouvé que *Calas* le père, qui ne les a pas quittés un instant, est innocent comme eux.

Il est reconnu que *Marc-Antoine Calas* ne devait pas abjurer, donc il est impossible que son père l'ait immolé à la fureur du fanatisme. Nous n'avons aucun témoin oculaire, & il ne peut en être. Il n'y a

nous le préférons , comme vous , à la vie. Je me jette à vos pieds , je les baigne de mes pleurs ; je vous demande votre bénédiction avec un respect que vos malheurs augmentent.

DONAT CALAS.

A Châtellaine, près de Genève, le 22 Juin 1762.

eu que des rapports d'après des ouï-dire ; or ces vains rapports ne peuvent balancer la déclaration de *Calas* sur la roue , & l'innocence avérées des autres Accusés ; donc *Calas* le père que nous avons roué , était innocent ; donc nous devons pleurer sur le Jugement que nous avons rendu ; & ce n'est pas-là le premier exemple d'un si juste & si noble repentir.



THE BRITISH MUSEUM
LONDON

DO NOT WRITE IN THESE SPACES

ACQUISITION OF THE BRITISH MUSEUM

THE BRITISH MUSEUM
LONDON

